

CARLA GUELFENBEIN

MA FEMME
DE TA VIE

roman traduit de l'espagnol (Chili)
par Claude Bleton

BABEL

Deux hommes descendirent le cercueil d'Antonio au fond de la fosse et le recouvrirent de terre. Clara y jeta une fleur bleutée. J'aurais voulu la prendre dans mes bras, mais quelque chose en elle me retenait. Ou plus exactement tout en elle me retenait. J'enfonçai les mains dans mes poches pour réprimer le désir de la serrer contre moi. Le vent prit une dureté hivernale et au loin le lac se mit à moutonner. Un éclair annonça l'orage. On redescendit la colline par un sentier tapissé de lierre ; Clara marchait devant, tête haute, une expression indéchiffrable. S'il n'y avait pas eu la pluie, nous aurions pu passer pour un groupe de promeneurs. Je ralentis pour me détacher des autres. Si, au mépris de mon silence, quelqu'un me demandait ce que je faisais là, je serais incapable de lui dire qu'Antonio avait été le meilleur ami que j'aie jamais eu, que nous nous étions mutuellement trahis une quinzaine d'années auparavant et que nous ne nous étions jamais revus.

Après un virage en épingle à cheveux, notre petite caravane s'arrêta. Clara me regardait. J'avais attendu cela toute la journée, mais là, ses yeux dans les miens, je ne savais que faire. Puis elle repartit. Elle n'avait pas fait deux pas qu'une substance jaunâtre fusa entre ses lèvres. Sa

mère essaya en vain de la retenir et, interloqués, nous regardâmes Clara tomber dans la boue. Je n'aurais jamais cru qu'on puisse avoir aussi mal.

Trois jours auparavant, je m'étais envolé pour le Chili. C'était la première fois que j'allais dans le pays d'Antonio et de Clara. On m'avait souvent proposé de m'y rendre en tant que reporter, mais je m'étais toujours arrangé pour me défilier, pour échapper aux souvenirs. Pendant des années j'avais saturé ma mémoire d'expériences plus immédiates. Mais il avait suffi d'un geste pour que ma détermination vole en éclats. D'un geste que j'avais regardé avec impuissance, comme on regarde un phénomène naturel, catastrophique et inévitable. Je le sus à son premier mot. Au téléphone, quinze ans après, Antonio et sa voix péremptoire.

— Theo, tu te souviens de moi ? dit-il devant mon silence.

A mon désarroi succédèrent les questions convenues. Pendant que je l'écoutais, les souvenirs revenaient à tire-d'aile, avec la netteté des premiers temps. Je faillis lui raccrocher au nez, mais une réaction de politesse, la curiosité ou alors la faiblesse m'avaient retenu. Non seulement je m'abstins de raccrocher, mais j'acceptai son invitation à passer Noël au Chili.

Je pourrais me justifier en disant qu'on était à deux semaines à peine de Noël et que je serais sans doute seul à cette date. Quelques jours

plus tôt, j'avais reçu un mail de Rebecca, la mère de ma fille Sophie, où elle expliquait par des centaines de mots, alors que dix auraient suffi, que Sophie, cette année, ne pouvait passer Noël avec moi à Londres. Russell, le riche Texan avec qui elle vivait à Jackson Hole, fêtait ses soixante ans. Mon Noël prenait l'allure d'une errance hivernale, avec ce pathétisme qui caractérise ceux qui sont célibataires ou séparés.

J'acceptai sans réfléchir, sans penser aux conséquences, sans me demander pourquoi, après tout ce temps, Antonio m'invitait au bout du monde, comme il avait dit. J'acceptai sans me rappeler mes efforts pour tout oublier, sans même me demander si Clara serait là.

*

Deux semaines plus tard je bouclais mon appartement et je partais pour le Chili. Dans l'avion, je bus deux whiskies et j'avalai un cachet pour dormir. Le 24 décembre, après un changement à Santiago, j'atterris à Puerto Montt en fin de journée. En récupérant ma valise sur le tapis roulant, je compris que la violence de mes battements de cœur était fondée. Je n'étais pas préparé à ce qui m'attendait. A me retrouver devant Clara et moins encore à les voir ensemble. Pourquoi Antonio m'avait-il caché sa présence ?

Quand j'avais fait sa connaissance, elle n'avait pas vingt ans. Quinze ans plus tard, son corps de ballerine était intact, et la douceur de ses traits d'alors avait acquis une maturité plus effilée. Je l'embrassai sagement. Les émotions avaient déserté mon corps, me protégeant du ridicule.

— C'est incroyable que tu sois là, dit-elle en me serrant contre elle.

Antonio me donna deux ou trois accolades et, mû par une sorte d'impulsion, il me prit dans ses bras et on se jaugea du regard. Nous espérions inconsciemment, ou peut-être en toute conscience, trouver chez l'autre des traces plus profondes de l'usure du temps. Antonio avait toujours son allure imposante. Il n'avait pas grossi, mais une certaine pesanteur dans ses mouvements laissait supposer une vie sédentaire.

On monta dans un 4x4 et on quitta l'aéroport. On parla de mon voyage, de notre destination et de la chance qu'on avait de passer les fêtes de fin d'année loin des villes. Clara était à l'arrière et, quand je me retournais pour lui parler, le soleil du soir éclaboussait ses lunettes noires et m'empêchait de voir ses yeux. Dès que je le pus, je leur annonçai que j'avais une fille. Je leur montrai même une photo de Sophie. Il le fallait. Je voulais qu'ils sachent que je n'étais pas seul au monde. Je souhaitais aussi jouer cartes sur table pour qu'ils en fassent autant. Mais Antonio ne dit rien qui puisse me donner une idée de leur mode de vie ou de la nature de leurs rapports. Il raconta quelques anecdotes en apparence anodines, insistant sur des détails qui semblaient le ravir, mais qui n'avaient aucun sens pour moi. J'avais l'impression d'entrer dans un labyrinthe sans avoir le fil qui pourrait me ramener à la lumière. Pendant ce temps, Clara, un sourire serein au coin des lèvres, semblait savourer mon désarroi et les pièges que, tel le Minotaure, Antonio me tendait, pour que moi, sa proie, je sombre dans le désespoir. A l'instant où je les avais vus à l'aéroport, j'avais épié

chacun de leurs mouvements, attendant que leurs corps se touchent, qu'un regard révèle la nature du lien qui les unissait. J'appris que Clara avait renoncé à la danse et que désormais elle écrivait et illustrait des contes pour enfants. Je me rappelai les dessins qui remplissaient les pages de son cahier rouge, celui qu'elle emportait partout avec elle.

La route devint un chemin de terre à peine tracé, qui montait et descendait à travers les collines boisées et les prairies. Les résidences d'été disparurent, leur succédèrent des cahutes où derrière l'unique fenêtre deux yeux noirs nous regardaient passer. Après d'innombrables contours et détours, on se retrouva au sommet d'une éminence où était érigée une cabane en bois. Plus bas, j'aperçus la surface bleue d'un lac.

Je me dis qu'en m'invitant dans sa retraite, le lieu qu'il partageait avec Clara, Antonio se vengeait peut-être de moi.

Dans la cabane nous attendaient Marcos, un vieil ami d'Antonio que j'avais connu à Londres, et sa femme, Pilar. Leur enthousiasme montrait qu'ils avaient largement commencé la célébration de Noël. La cabane n'était pas grande, même si la baie ouverte sur le lac et les collines donnait une impression d'ampleur. Habitué aux étroites fenêtres des maisons de campagne de mon pays, cette exposition soudaine heurta ma pudeur. Un canapé encombré de coussins de toutes les couleurs trônait dans la pièce. Le fragment d'une hélice d'avion était accroché au mur.

Marcos se précipita vers moi, dans un élan qui faillit lui faire perdre l'équilibre. Le pull sur les épaules et le contraste de sa peau bronzée avec son épaisse chevelure grise lui donnaient

l'air d'un vieux séducteur, rien à voir avec le révolutionnaire que j'avais connu à Londres.

Antonio me montra la chambre que j'occuperais. Il y avait un seul tableau : une gravure représentant Darwin qui interviewait les indigènes de Patagonie. Deux miroirs ovales sur les portes d'une armoire reflétaient nos silhouettes. Pendant que je vidais ma valise, Antonio s'assit sur le lit et, se tournant vers la fenêtre, il dit :

— Je ne sais pas pourquoi j'ai toujours imaginé ça.

— De quoi tu parles, de cet endroit, de cette rencontre ? demandai-je interloqué.

— Je t'ai sûrement lu un jour ce poème qu'Horace avait envoyé à son meilleur ami. Il lui parle d'un lieu, Tarente, où il trouve la fin de son ennui. Tu t'en souviens ?

— Oui, en partie. "Toi, tu me suivrais jusqu'à..."

— "Jusqu'à Gadès, chez le Cantabre et jusqu'au bout du monde..." Tu te rappelles comment ça finit ?

— A vrai dire, pas du tout.

— "... Et là, tu arroseras un jour de tes larmes la cendre chaude d'un poète ami", compléta Antonio.

— Ah, toi et tes tragédies ! On voit que tu n'as pas changé d'un poil.

Il éclata de rire et se leva pour m'embrasser.

— Encore heureux, non ? Espérons que certaines choses ne changeront jamais, dit-il sur un ton satisfait.